

juliette mézenc

journal du
brise-lames





*Pour lire le journal du
Journal du brise-lames,
rendez-vous sur la page
publie.net/briselames*

*Pour accéder à la
version jeu vidéo du
Journal du brise-lames,
rendez-vous en fin
d'ouvrage.*

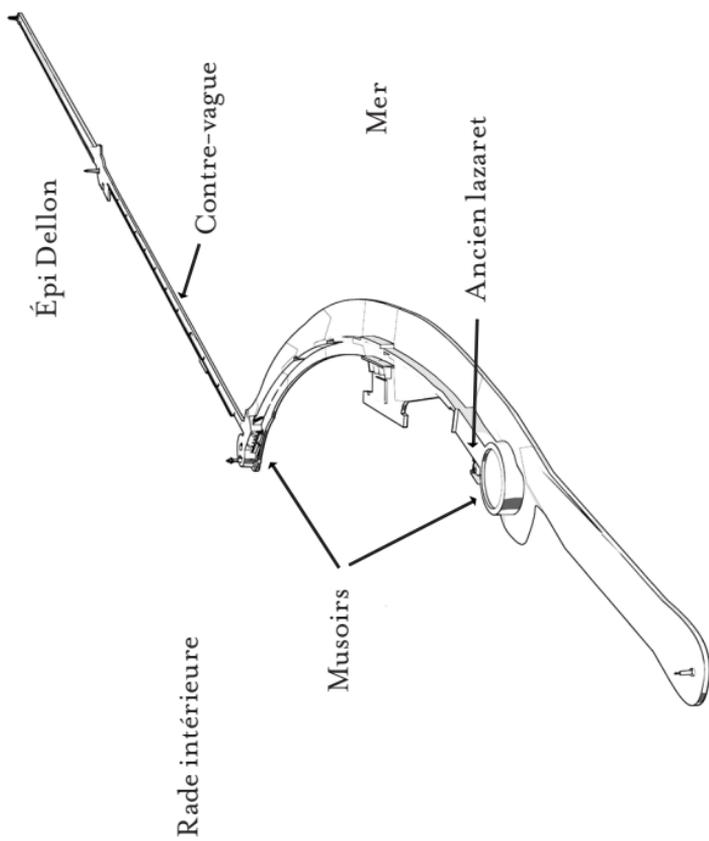
*Pour lire ce livre,
accrochez-vous !*





*À Philippe Fassanaro
dit « Bozo »*

PLAN DU BRISE-LAMES



« la mer on t'aime en pagaille »

ARTO

On dirait que le brise-lames de Sète tient son journal.

On dirait que le brise-lames n'est pas une personne ni même un personnage mais on dirait qu'il a une voix, non... deux, plutôt trois, on va dire : plusieurs voix.

On dirait que ces voix nous parviendraient à travers le rocher et le béton. On dirait qu'elles nous arriveraient donc assourdies, filtrées.

On dirait que le brise-lames a une peau, une peau qui pèse son poids, vilaine et écaillée. On dirait qu'il a des yeux qui veillent, balayent la nuit. Un intérieur aussi, un peu glauque comme le sont les entrailles, suintant et qui rend des sons sourds, caverneux. Avec des portes condamnées.

*On dirait que dans sa peau circule de l'eau.
On dirait que la mer, il l'a dans la peau.*

*On dirait que, vu son âge, il n'a pas toute
sa tête et on dirait que c'est tant mieux. S'il
divague. Que c'est dans sa nature.*

*C'est reposant d'écouter quelqu'un diva-
guer, du moment qu'on en a pris son parti.*

*On dirait que personne n'a jamais enseigné
au brise-lames ce que sait tout collégien qui
se respecte : à savoir la distinction entre les
quatre grands genres, théâtre, poésie, roman,
essai. On dirait qu'il s'en branle, en vérité.*

*On dirait que le brise-lames ne ment pas
même lorsqu'il invente. On dirait qu'il ne
raconte pas d'histoires, lui.*

*On dirait que le brise-lames est un contem-
platif, que son champ de vision en est comme
élargi.*

*On dirait que le brise-lames voit, entend,
sait tout dans le périmètre délimité par la lu-
mière de ses phares, la nuit.*

*On dirait qu'il veille, posté entre les eaux
du port et les eaux de la mer, entre la ville et
la plaine marine.*

*On dirait que vous me suivrez les yeux
ouverts.*

4 avril

L'air de rien, je respire. Le vent circule dans mes tuyaux. Sans ces voies d'air je le sais, je ne résisterais pas à la pression de la mer. Chaque vague propulse l'air du large dans les boyaux qui me trouent de part en part, à intervalles réguliers, et c'est de cette façon simple et très involontaire que l'air et l'eau font de moi leur instrument ; ça donne aujourd'hui une espèce de chanson, toujours la même par temps calme. Douce. Celle que j'appelle la « chanson de la grande lame ». Toujours la même par temps calme. Très douce, comme lancinante. Par gros temps, le vent et l'eau se disputent mes vides. C'est violent. Et beaucoup moins inquiétant.

6 avril

Mes dessous sont sombres et luisants, parcourus d'algues brunes très spongieuses. Les moules et les oursins s'y accrochent ferme en festons et leurs coquilles coupent et leurs

piquants crèvent les chairs qui s'approchent.
De minuscules salades vert fluo ajoutent
une touche fraîche au tableau.

7 avril

Au bord de la ville, je suis une figure qui s'étire. À mes débuts, 1673, j'étais hébergé dans le cerveau de l'ingénieur La Feuille. Mais de la conception à la réalisation, il y a des pas, de fourmis, de géants, de travers en arrière, je vais pas tout vous refaire, sachez qu'après avoir transité par Niquet, l'ingénieur Gaschon enfin a concrétisé : le 21 mai 1821, première pierre, façon de parler, au début on n'a rien vu. À la sortie de l'eau : un mur en arc de cercle assorti de deux musoirs circulaires de 30 mètres de diamètre, à 6 canons chacun. Éléance, efficacité. En 1882, deux ingénieurs lancent deux épis, chacun le leur, à l'est et surtout à l'ouest, le plus long, l'épi Dellon : 850 mètres au départ, 1050 mètres à l'arrivée après le prolongement de 1978. Au final : 3 kilomètres 200.

Je suis une figure qui s'étire sous un ciel qui en rajoute. Mais c'est le port que je suis, de près. Je suis sa toise, adaptable et précise.

8 avril

Je suis, à l'extrême sud de la ville, une sorte de frontière. Les humains diraient que je ressemble comme deux gouttes d'eau à un long bras à la main ouverte dont il ne resterait que le squelette. Les humains, c'est fâcheux, ont tendance à tout ramener à eux, à des figures connues, identifiées, après ça va mieux.

Ce que je sais : je partage les eaux. Au sud, la mer grande diffuse et gronde, elle me contamine. La preuve : mon béton qui s'émousse et s'il n'y avait que ça. Je me laisse faire. Au nord, les hommes s'affairent dans le port et dans la ville et sans doute au-delà.

9 avril

Je suis un être hybride à la proue de la ville, issu du croisement entre l'homme, l'industrie lourde et les éléments naturels, eau, vent,

sel, un peu la terre, mais très peu, et puis le feu, j'ai moi aussi mes vacanciers, mouclades et grillades en été.

10 avril

Le ciel tonnait rouge ces années-là. Un ciel de fer au-dessus de la ville, une plaque rouillée qui tombe comme une porte qui se ferme, blindée. Et puis ça recommence leur cirque, le fer monte au ciel, prend l'espace pour fondre encore sur le paysage, l'exploser. Gravats, cris. Les hommes ces années-là avaient classé d'autres hommes en trois catégories : les « indispensables », les « utiles » et les « inutiles ». En mars 43, les « inutiles » ont été évacués. Je m'en souviens parce que plus d'enfants à grimper sur les blocs du môle Saint-Louis en face, plus de vieux non plus sur les rochers à pêcher, à palabrer. Plus d'hommes ivres-morts au creux des cavités. Plus personne pour regarder dans le vague. Mon horizon s'était vidé.